Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 6

Artikel: Une batterie d'artillerie au Furka-Pass
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180790

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

duisons pas cette partie du rapport essentiellement technique.

S'il nous parvient des renseignements propres à intéresser et à encourager le généreux élan de la famille vaudoise, dans le noble but qu'elle se propose, celui de la restauration de notre monument national, nous nous empresserons de leur ouvrir nos colonnes.

L. M.

Genève, 23 janvier 1870.

Mon cher Monsieur,

Voulez-vous me permettre de vous faire part de quelques réflexions que m'a suggérées la lecture d'un article sur la consommation de la houille en Angleterre, contenu dans votre numéro du 22 janvier.

D'abord, la force emmagasinée dans la houille est bien celle des rayons solaires, fixée par les végétaux du monde primitif. Dans des temps où l'homme n'existait encore que dans les lueurs lointaines de l'avenir, le soleil et la terre travaillaient ensemble à préparer pour l'hôte futur ces magasins de force disponible, de force solaire condensée, que nous appelons les mines de houille. Il fallait pour cela deux choses qui existaient pour lors sans aucun prix et dans une large mesure : de grands espaces sur lesquels la végétation put s'établir et du temps.

Rien ne prouve d'une manière certaine que l'humanité actuelle durera plus que les mines de houille. Si cela arrive, on peut entrevoir dès aujourd'hui où seront cherchées les sources de la force. Il n'est pas probable que le soleil en fournisse immédiatement la plus grande part, cela à cause de la grande surface disponible que l'emmagasinement de la force solaire exige. Mais il reste deux très grandes sources de force utilisable, l'une est la chaleur terrestre, et l'autre le mouvement de rotation du globe.

La force contenue dans la chaleur terrestre peut être recueillie en opposant les effets de deux températures différentes, au moyen d'appareils qu'il ne sera sans doute pas bien difficile d'imaginer. — Froid des montagnes et chaleur des plaines — chaleur des mines profondes et froid comparatif de la surface — chaleur des volcans et température beaucoup plus basse des lieux voisins. En même temps on apprendra à transmettre la force, avec peu de perte, à de très grandes distances.

Quant au mouvement de rotation du globe, ou pour employer le mot propre, à la force vive de rotation de la terre, ce trésor de force peut être utilisé au moyen des marées.

Pour ce qui concerne l'Angleterre, il faut tenir compte de la grande quantité de houille que ce pays exporte, et qui diminuera à mesure que d'autres pays développeront davantage leurs exploitations houillères. Puis j'estime que la conservation du caractère anglais aura beaucoup plus d'influence que celle de la houille sur l'avenir industriel de la Grande-Bretagne. Le problème général, pour ces messieurs, sera toujours de faire passer la plus grande somme totale de forces du dehors au dedans, et ils en trouveront les moyens.

Agréez, mon cher Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

M. Thury.

Dans son numéro du 30 décembre 1869, la *Gazette d Lausanne*, plongeant son regard perspicace dans l'avenir, disait : « Le froid reprendra avec plus d'intensité et de persistance dans la première et la deuxième dizaine de janvier, particulièrement du 4 au 15 ; neige vers les 2, 9 et 16. La troisième dizaine sera moins froide, assez agitée et plus humide. »

On sait cependant quelle douceur exceptionnelle de température a régné dans la première quinzaine de janvier. Il n'y a pas eu trace de neige, les 2, 9 et 16. La troisième dizaine a été plus froide et moins humide.

On peut se tromper en prédisant le temps, mais il est difficile de se tromper aussi complétement que la *Gazette*. Une déception pareille a dû porter un coup pénible à cette bonne vieille feuille toujours si confiante dans sa longue et prudente expérience.

Lè z'einfant san croïet tot parâi.

Acutadé-vâi stasse.

— Iô i-to z'u sta matenâ, que te n'i pas z'u au prîdzo ? Tè l'avé-io pas de, di-vâi ? Iô i-to zu, dis ?

— L'è David que m'a de d'allâ avoué li, dèvant tzî leu, po djuï à la plliota.

— Et qu'as-tou gagnì ?

— Gagnîvo cinq courtze, mâ en apri m'a tot railliâ.

— Vâi-tou ora, se t'ètâ z'u au prîdzo, te n'arâ pas perdu.

— Oï, mâ David ne lâi è pas z'u assebin, et m'a tot parâi gagnî mè dix courtze.

L. F.

Une batterie d'artillerie au Furke-Pass.

Nous venions de nous asseoir sur la large galerie de l'auberge de Murren, admirant le Silberhorn et écoutant ses avalanches, lorsque tout à coup mon cousin, tournant la tête du côté du sentier qui arrive de Lauterbrunnen, s'écria :

— Mais, tiens, n'est-ce pas de l'artillerie qui monte ici?

J'avais quitté mon régiment depuis deux mois, trop heureux de ne plus entendre parler canons, et voilà qu'en Suisse, à 1630 mètres au-dessus de la mer, pendant une promenade de vrai touriste, les canons me poursuivaient ! C'était jouer de malheur. Aussi fut-ce sans me déranger de ma chaise de bois que je laissai défiler devant l'auberge une batterie de montagne, une vraie batterie, comme celle que j'avais en Afrique en 1862, avec ses canons démontés portés à dos de mulets, avec ses caissettes à munitions et ses artilleurs armés de pelles et de pioches.

Une demi-heure après, entraient dans la galerie trois ou quatre officiers qui demandèrent des rafraîchissements, et certes ils en avaient le droit, car, en uniforme, venir si haut sans pouvoir s'arrêter quand on veut, s'habiller comme on aime et regarder où il plaît, ce doit être une corvée qui me rappelait certaines courses de la Kabylie, avec cette différence que le Djebbel-Gouffi ne se peut comparer à la Jungfrau.

Pour des officiers de milices, ces messieurs ne me parurent pas trop mal ; ils se racontaient en riant les aventures d'un bivouac de la veille, quelque part entre Interlaken et Lauterbrunnen.

Je crus comprendre que leur batterie faisait partie de ce qu'on appelle dans le pays une école de recrues, où les artilleurs suisses ont la prétention de dresser, en cinq ou six semaines, quelques centaines de jeunes gens qui entrent au service n'ayant jamais vu un canon, et qui doivent en sortir sans se rendre bien compte de la manière dont on le charge.

Heureusement, je n'avais rien à voir dans leur artillerie ! Aux explications que donna l'un deux à un bon vieux flegmatique Anglais, je compris que l'école, tirant à sa fin, les recrues des batteries de montagne faisaient une espèce de course, comme on dit qu'en font les pensionnats. Cette promenade finie, tous ces hommes, fiers de leurs lauriers et se croyant des foudres de guerre, devaient rentrer chez eux pour y reprendre qui sa charrue, qui sa boutique d'épicerie. Heureux pays, où l'on se figure faire des soldats en quelques jours !

Bien plus préoccupé d'un magnifique coucher du soleil que de mes soi-disant camarades, j'étais en admiration devant le sublime paysage qui se déroulait devant nous et la majestueuse grandeur du panorama, quand un bruit de chaises attira de nouveau mon attention. Un personnage nouveau venait d'entrer; ces messieurs, debout, saluaient leur colonel.

Pas trop gonflé de son importance, comme le sont ordinairement ces espèces d'officiers, ce semblant de colonel me fit l'effet d'un assez bon garçon. Il demanda des détails sur la marche des jours précédents ; un officier, les cheveux taillés en brosse et le gilet ouvert, lui répondit : c'était, paraît-il, un major. Du reste, ils ont tous le même uniforme, je n'ai su y voir aucun signe distinctif, si ce n'est la couleur du drap, le colonel et le major étant habillés de drap vert, les autres de drap bleu.

Le soir, au moment de nous coucher, mon cousin, qui venait de jeter son cigare, me dit :

— Demain nous refaisons au soldat; j'ai causé une bonne heure avec le colonel, et il nous invite à courir les montagnes avec lui.

— Ah ! mais non, mais non, je sors d'en prendre, moi, et si je suis venu en Suisse, ce n'est pas pour faire dans ces montagnes ce que je fais depuis tantôt dix-huit ans ! Va si tu veux, je reste à Murren ; la vue y est belle, le vin pas mal, et la population ne me déplaît pas.

J'eus beau résister ; je fus battu sur toute la ligne, tant et si bien que, le lendemain, à cinq heures du matin, furieux, mais un agréable sourire aux lèvres, je me laissais présenter au chef de l'école de recrues de Thoune qui, ayant quitté la veille son formidable commandement, avait couru après sa batterie de montagne pour lui faire passer le Furke-Pass, passage à 2611 mètres (8700 pieds) de hauteur, qui conduit de la vallée de Lauterbrunnen dans celle de la Kander. On m'assurait que je serais le soir même à Thoune, où mon bagage m'attendrait : le chemin serait assez difficile et pénible par moments ; mais, enfin, les batteries d'artillerie ne vont pas où perchent les chamois ; avec de la patience, j'arriverais à Thoune, mais je me promis que mon cousin me le paierait. On attache mon sac à un bât, et me voilà suivant l'artillerie de l'Helvétie dans ses excursions. Qui l'aurait dit? pourvu que mes camarades ne l'apprennent pas, on se moquerait joliment de moi au 2e d'artillerie.

Le chemin, qui de Murren s'élève sur les pentes de la montagne, nous amena peu à peu, entre deux rangées d'agrestes cloisons formées de longues bûches de sapin, jusqu'au sommet des monts qu'on distingue du village ; là on mit en batterie assez proprement, et avant de les perdre de vue, nous apprîmes aux hôtes de M. Sterchi que la majestueuse colonne dont pour mes péchés je faisais partie, était définitivement en route : les obus lancés à une assez jolie portée allèrent briser un petit sapin qui servait de cible, et les échos semblèrent nous répondre du fond de la vallée.

Après le tir, exhortation pastorale du colonel, qui rappelait à ses hommes de marcher lentement, tranquillement, à leur pas ordinaire, de garder, en gravissant les pentes, quinze pas entre les mulets, de se taire et de marcher, marcher toujours.

Un contrefort du Murrenberg passé, nous nous trouvons dans un pays tout nouveau pour moi. Les derniers sapins avaient disparu, la neige n'était pas encore là, mais on la sentait venir ; l'herbe, le roc, et toujours le roc et l'herbe, puis de temps à autre un ruisseau qui courait en secouant son écume. Nous étions dans une espèce de vaste amphithéâtre dont nous devions faire le tour en restant à mi-côte pour ne pas avoir trop à gravir. En arrivant au milieu, nous passons le torrent du Schiltbach et nous avons devant nous une pente de 45°. C'était raide ! En Afrique, on ne les passe guère avec des bêtes chargées. Je regarde le colonel, il marchait en fumant, un bâton à la main, sans avoir même l'air de se douter que nous n'étions pas au Bois de Boulogne. Le premier cheval attaque hardiment la montée ; point de route battue ; on avançait sur l'herbe glissante en faisant des zigzags, chacun gardant sa distance. Je regardais ces conscrits de trente jours, poussant leurs bêtes chargées d'un canon de 200 livres ou d'un affût du même poids environ, et me demandais si ces gaillards comprenaient que grimper là, c'était tout uniment un petit chef-d'œuvre ! Tout à coup un cheval s'abat ; il va rouler, entraînant ceux qui le suivent ! Pas du tout, les artilleurs sont autour de la bête et l'un d'eux charge déjà sur son épaule la pièce que le pauvre animal ne peut plus porter.

J'ouvre de grands yeux, personne n'a l'air de le trouver étonnant, je fais comme tout le monde et la colonne continue à marcher.

Arrivés au sommet d'un des grands côtés de l'amphithéâtre dont nous venons de parcourir, tout en nous élevant toujours, presque toute la demi-circonférence, nous nous trouvons tout à coup devant les splendides sommités des Alpes bernoises. Cette solitude immense des hautes montagnes, ce calme grandiose des rochers neigeux, a quelque chose de religieusement imposant. Je ne riais plus, j'avais devant moi un spectacle dont même en pensée je n'avais jamais essayé d'imaginer la majestueuse grandeur.

Un nouvel amphithéâtre que nous devions parcourir de la même manière que le précédent, devait nous amener, montant toujours, près du passage cherché. Les chalets de la Bogangenalp, à mi-chemin de la côte, furent traversés sans halte ; on avait hâte d'arriver au pied du Furke-Pass. Comme plus bas, un ruisseau sortant du milieu des rocs descendait vers la vallée ; on le passe pour s'élever encore à travers les rochers et la petite herbe verte. Le paysage semble se resserrer, les deux montagnes entre lesquelles se trouve le passage se rapprochent et nous dominent. La neige étale ici et là de grandes flaques blanches.

Il va être midi ; depuis le grand matin en route et toujours montant, chacun commence à trouver qu'une halte serait la bienvenue, mais on continue à marcher et le passage cherché ne se trouve nulle part. Enfin, à force de monter, on arrive sur un petit plateau de gravier entouré de neige ; en avant, à droite, à gauche, des rochers énormes ou des pics inaccessibles.

Je cherchais des yeux une issue pour sortir de cette espèce de trou, formé par des parois presque verticales qui nous dominaient tellement qu'elles avaient l'air de vouloir nous tomber dessus. Le major, qui était à mes côtés, me dit, en levant la tête et en clignant de l'œil :

— Eh bien, nous y voilà ; c'est le moment de prendre un verre de vin pour se donner des forces !

En effet, entre deux rochers, une sorte d'éboulement formé de débris d'ardoises, de caillous et de sable descendait en forme d'entonnoir jusqu'à nous. Avec ses 60 % de pente, et pour les cent derniers pas 70 %, cet éboulis ressemblait à une cheminée plus qu'à la route que nous devions suivre. Le colonel faisait la mine, il n'avait pas l'air enchanté ; il semble que le rapport qu'on lui avait fait sur le passage ne lui avait pas représenté l'affaire comme aussi impraticable. — Moi, prenant mon cher cousin et ami par le bras, je le conduisis à quelques pas, en lui répétant : Tu me le paieras ! m'avoir fait grimper ici pour retourner en arrière ! On ne peut passer, ils ne passeront pas, et après qu'ils auront bu leur vin, tu vas entendre le colonel donner l'ordre de la retraite. Avec cela le soleil se cache, voici les brouillards et le vent ; — tu me le paieras !

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE. *(A suivre.)*

Chez L. MONNET
au bureau du CONTEUR VAUDOIS
CARTE CÉLESTE
avec horizon mobile.
sur laquelle un mécanisme très simple indique l'état du ciel à un moment quelconque de la journée. Les personnes les moins exercées aux observations astronomiques peuvent facilement au moyen de cette carte, apprendre à connaître les diverses constellations. Elle porte, du reste, une explication très claire sur la manière de s'en servir. — Prix : 4 fr.
Expédition par la poste, contre remboursement.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.